

---

LES PETITES FUGUES, FESTIVAL LITTÉRAIRE  
ITINÉRIANT

DU 14 AU 26 NOVEMBRE 2016

JUDITH PERRIGNON



©FrédéricStucin

L'auteur :

Judith Perrignon est née en 1967. Longtemps journaliste à *Libération*, aujourd'hui collaboratrice du magazine M du *Monde* et de *XXI*, Judith Perrignon est l'auteur de plusieurs ouvrages. Elle a notamment publié *C'était mon frère*, sur Vincent et Théo Van Gogh. Son dernier roman, *Victor Hugo vient de mourir* paraît en 2015 aux éditions de l'Iconoclaste.

## BIBLIOSIAPHIE :

- ◆ *Mauvais génie*, récit avec Marianne Denicourt, éditions Stock, 2005
- ◆ *C'était mon frère*, récit, éditions L'iconoclaste, 2006
- ◆ *La Nuit du Fouquet's*, récit avec Ariane Chemin, éditions Fayard, 2007
- ◆ *Lettre à une mère et Les Secrets des mères*, récits avec le professeur René Frydman, éditions L'iconoclaste, 2008
- ◆ *L'Intranquille, Autoportrait d'un fils, d'un peintre, d'un fou*, autobiographie avec Gérard Garouste, éditions L'iconoclaste, 2009
- ◆ *Les Chagrins*, roman, éditions Stock, 2010
- ◆ *Les Yeux de Lira* avec Eva Joly, roman, éditions Les Arènes, 2011
- ◆ *Les Faibles et les Forts*, éditions Stock, 2013
- ◆ *Victor Hugo vient de mourir*, éditions L'iconoclaste, 2015

## PRÉSENTATION SÉLECTIVE DES LIVRES :

- ◆ *C'était mon frère*, récit, éditions L'iconoclaste, 2006

### Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



Ce livre est né en rapprochant deux dates.

Juillet 1890 : mort de Vincent van Gogh.

Janvier 1891 : mort de son frère Théo, 34 ans.

Théo n'a pas survécu plus de six mois...

Au jeune frère, Judith Perrignon a emprunté sa voix et ses souvenirs pour écrire une histoire en forme de compte à rebours,

un court moment, où le nom de Vincent van Gogh évoque un frère, un fils, un ami, un peintre parmi d'autres, un gars un peu spécial, mais pas encore un mythe.

### Extrait de presse :

. Article publié dans *Le Figaro*, 6 juin 2006 par Astrid Larminat

Dans l'ombre d'un génie, on trouve souvent une épouse, ou une frère, servant modeste mais indispensable de celui que les muses ont élu. Vincent Van Gogh et son jeune frère Théo, le peintre fou et le marchand d'art, enterrés l'un à côté de l'autre à Auvers-sur-Oise, forment un duo exemplaire passé à la postérité grâce à la splendide correspondance qu'ils échangèrent. Mais qu'est-il arrivé à Théo pour qu'il s'éteigne à son tour, atteint de démence, six mois après le suicide de son frère ?

À cette énigme, Judith Perrignon consacre un livre délicat. Elle met sa plume dans la main de Théo Van Gogh, qui, le lendemain de l'enterrement de Vincent, arpente la dernière chambre qu'il a occupé, défroisse et déchiffre les bouts de papier griffonnés, pose sa joue sur la taie d'oreiller, et écoute : il se souvient de leur enfance en Hollande, puis de la prime jeunesse de Vincent que son idéal avait conduite sur les traces de leur père pasteur avant qu'il ne le mène à rompre avec la société. (...)

L'auteur, à son tour, avec beaucoup de justesse, met son talent au service de Vincent et Théo qui étaient les deux faces d'une même dévotion, voire d'un même dévouement, au beau.

---

. Article publié dans *Psychologie Magazine*, juin 2006 par V.G.

Van Gogh encore, mais Théo cette fois. On pense souvent qu'il a survécu à son génie de frère et consacré ses jours à faire connaître la peinture de Vincent. À tort. Il le suit dans la tombe six mois plus tard. (...)

Un roman subtil, dans lequel Judith Perrignon nous offre le portrait impossible d'un frère sans son frère.

---

. Article publié dans *Le Nouvel observateur*, mai 2006 par Jérôme Garcin

Vincent Van Gogh s'est tiré une balle de pistolet dans la poitrine, le 27 juillet 1890 à Auvers-sur-Oise, au milieu des champs de blé. Il s'est éteint deux jours plus tard. Il avait 37 ans. Celui qu'Artaud appelait « le suicidé de la société », était presque un inconnu, boudé par les salons, ignoré par le bourgeois, et dont les toiles coûtaient 50 centimes le paquet de dix. Vincent avait un frère cadet, Théo, marié, père d'un petit garçon, marchand de tableaux, qui a survécu six mois à celui dont il savait le génie. Dans un livre qui aurait pu être de mauvais goût, et qui est d'une justesse de ton exemplaire, Judith Perrignon se glisse dans la peau de Théo à l'instant où Vincent, les doigts encore pleins de couleurs, est enterré.

Elle reconstitue le monologue du frère désespéré, brisé, amputé. Pendant ces maigres mois de sursis, Théo relit les admirables lettres de Vincent et les contes d'Andersen, se souvient des nuits de beuverie avec Lautrec, retourne en Hollande pour reconforter leur mère, tente d'organiser une exposition du « peintre sans école dont la main était une torche » et finit par se laisser mourir chez les aliénés, en janvier 1891, comme s'il voulait rejoindre au plus vite ce frère qu'il aimait à la folie et que Judith Perrignon semble ici lui restituer.

. Article publié dans *Le Point*, 31 Aout 2006 par Michel Schneider

Le frère fantôme Theo Van Gogh a vécu la mort de son frère Vincent comme une amputation. Le survivant parle. Du frère, de lui-même, d'eux.

L'amour d'un frère pour son frère est une chose étrange, parfois terrible, toujours douloureuse. Une passion dont la haine n'est pas absente sous la compassion. Vincent Van Gogh mourut en juillet 1890. Son frère Théo ne lui survécut que six mois. Contrairement aux légendes, il était le plus fragile des deux. La mort du frère l'a fait mourir. Il était comme celui qui ressent encore la douleur d'un membre amputé. Vincent était ce membre fantôme et Théo ne put en tolérer la perte et devint lui-même une sorte de frère fantôme. C'est cette histoire que le beau récit de Judith Perrignon évoque.

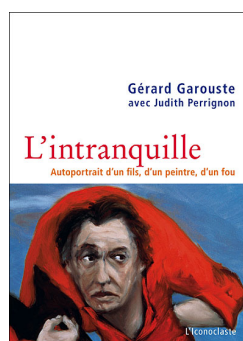
Dans des couleurs grises, sans un mot plus haut que l'autre, ce récit fin et subtilement mélancolique commence et finit par la mort. « *La fin est là d'où nous partons* », écrivait T. S. Eliot. C'est donc de la tombe du peintre que l'auteur fait remonter le passé de ce couple uni par l'amour de l'art. Mais, si ses tableaux parlent pour Vincent, il ne reste à Théo que les mots, les pauvres mots, une langue tremblée devant la terreur et la disparition. Le survivant parle, d'abord, au frère, comme une longue lettre qu'on ne saurait écrire, mais qu'on récrit sans cesse dans sa tête. Il n'a jamais posé pour le peintre, mais se regarde en lui comme en un miroir. Puis Théo parle du frère à la troisième personne. Il revient sur leur jeunesse, recolle les morceaux d'une vie en lambeaux comme on rapièce une toile trouée. Des figures de femmes apparaissent, celles qu'aima le peintre par dégoût des hommes : Kee, la cousine, Sien, la prostituée. « *La femme est la désolation du juste* », écrivait Vincent.

Théo évoque des scènes étranges relatées dans la correspondance de son frère. Il fait revenir la figure de la mère fascinée par la mort, la terre, la terre des morts. Enfin, dans la dernière partie du livre, Théo ne parle plus. Il est parlé par la vie, la maladie, résumé à son dossier médical. Le frère vit le temps qui lui reste comme s'il ne voulait pas dépasser la durée de la vie que Vincent, son aîné, avait décidé d'abréger à 37 ans. Il meurt fou, à 34 ans. Les deux frères reposent côte à côte dans le cimetière d'Auvers-sur-Oise.



◆ *L'intranquille, Autoportrait d'un fils, d'un peintre, d'un fou*, autobiographie avec Gérard Garouste, éditions L'iconoclaste, 2009

### Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



*« Je suis le fils d'un salopard qui m'aimait. Mon père était un marchand de meubles qui récupéra les biens des Juifs déportés. Mot par mot, il m'a fallu démonter cette grande duperie que fut mon éducation. À vingt-huit ans, j'ai connu une première crise de délire, puis d'autres. Je fais des séjours réguliers en hôpital psychiatrique. Pas sûr que tout cela ait un rapport, mais l'enfance et la folie sont à mes trousses. Longtemps je n'ai été qu'une somme de questions. Aujourd'hui, j'ai soixante-trois ans, je ne suis pas un sage, je ne suis pas guéri, je suis peintre. Et je crois pouvoir transmettre ce que j'ai compris.»*

Un livre qui a la puissance d'un roman, traversé par l'antisémitisme, les secrets de famille, l'art, Dieu, la folie et l'amour. Un autoportrait bouleversant.

Gérard Garouste est un artiste internationalement reconnu, ses oeuvres sont exposées dans les plus grands musées du monde. *L'intranquille* est son premier récit personnel.

Judith Perrignon est journaliste et écrivain. Elle est notamment l'auteur, chez le même éditeur, de *C'était mon frère...* (2006), qui a connu un remarquable succès médiatique et public.

### Extrait de presse :

. Article publié dans *Le Figaro*, 10 octobre 2011 par Mohammed Aissaoui

Peu d'auteurs savent recueillir avec autant de talent et de sensibilité les confidences. Question d'écoute. Judith Perrignon a tendu l'oreille à Gérard Garouste. Cela donne *«L'Autoportrait d'un fils, d'un peintre, d'un fou»* tout en nuances. Peintre, sculpteur, illustrateur, Gérard Garouste raconte à Judith Perrignon les relations ambiguës et haineuses avec son père, tous les malheurs qui naissent des choses qu'on ne dit pas au sein d'une famille. Garouste parle beaucoup de religion et de langues (il a appris l'hébreu). Il n'hésite pas non plus à évoquer sa folie (le chapitre V est édifiant à cet égard : *«la police a l'expérience des fous»*, dit-il), ou, encore quand il insulte son père devant le psychiatre de la police. Le peintre est lucide : *«Selon les époques, les mots me concernant ont changé : on m'a dit maniaco-dépressif ou bipolaire... Un siècle plus tôt, on aurait juste dit fou. Je veux bien.»*

. Article publié dans *Le Monde*, 7 mai 2009 par Philippe Dagen

Aussi la parution de *L'Intranquille*, sous-titré *Autoportrait d'un fils, d'un peintre, d'un fou*, sa première prose, surprend-elle. Qu'est-ce que Garouste peut avoir à écrire ? Des histoires d'atelier ? Non. Des réflexions sur la situation actuelle de l'art ? Très peu. La peinture et le dessin ne sont pas absents. Mais ce qui fait la force et l'intérêt exceptionnels de *L'Intranquille*, c'est ce que Garouste y révèle de son histoire et la clarté résolue et calme avec laquelle il le révèle - sans aucun pathos, sans masochisme non plus.

---

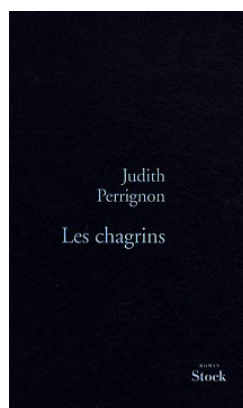
. Article publié dans *Le Point*, 10 novembre 2011 par Marine de Tilly

Ce petit livre sombre, profond et d'une sincérité désarmante raconte tout cela : l'enfance, l'antisémitisme et la folie, aux trousseaux d'un immense artiste.

---

◆ *Les Chagrins*, roman, éditions Stock, 2010

### Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



Il n'y a plus trace de rien, là-bas. On a déversé des tonnes de sable, vissé des balançoires, planté des arbres et décrété l'insouciance. Mais la mémoire complète. Les chemins serpentent. Le terrain fait des vagues. Le toboggan est habillé d'une tour qui ne guette plus rien. Sous le sable de ce square parisien, il y a la poussière et les secrets d'une prison de femmes. La Petite Roquette, détruite en 1973. Tout le monde a préféré l'oublier. Sauf Angèle. Nul ne lui avait jamais dit qu'elle était née ici, quelque part sous les balançoires, le 16 novembre 1967, un quart d'heure avant l'extinction des feux. Mais sa mère vient de mourir.

Helena Danec 1945-2007. Femme sèche et silencieuse. Elle laisse des lettres reçues en prison, un vieil article de presse racontant son procès, et le nom de l'homme qu'elle aimait.

Alors le passé ne demande qu'à surgir, qu'à faire entendre les vertiges de l'amour, la beauté d'une époque révoltée et la puissance de la musique. Il réclame des explications, il cherche et emprunte toutes les voix ; celle d'Angèle, celle de Mila sa grand-mère, celle d'un vieux journaliste qui en sait beaucoup plus long que ce qu'il avait écrit, et même celle de l'homme qui s'est enfui. Tous racontent l'histoire d'Helena.

Son chagrin. Leurs chagrins

## Extrait de presse :

. Article publié dans *L'Express*, 16 septembre 2010 par Jean-Rémi Barland

Une enquête familiale placée sous le signe d'une émotion retenue. Un texte sans artifices.

C'est un récit à plusieurs voix, un texte émouvant sous forme d'enquête familiale. Pour son premier roman, Judith Perrignon propose d'évoquer les chagrins successifs de plusieurs femmes et d'un homme, liés par un destin tragique, chargé de fautes morales.

La figure centrale de ce kaléidoscope narratif s'appelle Helena Danec. Née en 1945, morte en 2007, elle accoucha lors de son incarcération, le 16 novembre 1967, d'une fille prénommée Angèle. Une enfant conçue avec celui qui l'entraîna dans sa chute en l'associant à un braquage de bijouterie. De nationalité française, née de père inconnu et fille d'Emilia Danec, surnommée Mila, Helena a toujours refusé d'expliquer son geste, protégeant dans sa fuite son complice qu'elle aimait par-dessus tout. "*C'est toujours flou la vie qu'on n'a pas eue, parce qu'on ne sait pas à quel moment on s'est trompé, même quand on est en prison*" fait dire Judith Perrignon à l'un de ses personnages. Et comme pour illustrer ces propos, l'auteur permet à Helena, Angèle et Mila d'exprimer leur douleur dans des récits intimes ou des lettres échangées. De Paris aux Etats-Unis, pour un dénouement assez poignant quant à la vérité délivrée, *Les chagrins* parlent des souffrances affectives que nous tentons de sublimer en nous noyant dans le bruit des villes et des existences menées à cent à l'heure.

De bouleversants et intelligents portraits de femmes ponctuent les chapitres de ce labyrinthe fictionnel où l'auteur montre aussi combien notre environnement et les décors dans lesquels nous évoluons influencent nos choix. Les rapports tendres et passionnés entre Angèle et sa grand-mère Mila, la confession du "braqueur" dont on connaîtra l'identité à la mort d'Helena - celle-ci a laissé un billet où est mentionné son nom -, comptent parmi les plus belles pages du livre. Un roman fort, charnel, tendu comme un arc, écrit sans effets et d'une sincère authenticité.

---

. Article publié dans *Telerama*, 6 septembre 2010 par Nathalie Crom

Elle a une jolie, une subtile façon d'entremêler les voix, au fil du récit, sans prendre la peine de toujours préciser qui prend la parole - laissant chaque voix imposer elle-même son tempo, la singularité de son grain. Femmes et hommes, ils sont plusieurs à se relayer sur le devant de la scène, dans ce premier roman de Judith Perrignon. Il y a Angèle, dont la quête filiale constitue le moteur du récit. Il y a Mila, sa grand-mère, qui l'a élevée dans les années 1970. Il y a Helena, fille de Mila, mère d'Angèle - qu'on entend très peu, elle, murée dans le passé, le silence et l'intense tristesse, alors même que Mila

et Angèle auraient tant besoin de sa voix, de ses mots. Et autour de ce trio féminin, quelques figures masculines, notamment un vieux journaliste, Valbon.

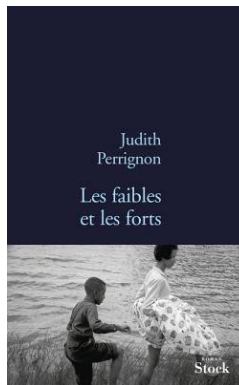
Angèle est née en 1967 à l'infirmerie de la prison de la Roquette, à Paris. Sa mère, Helena, y était enfermée pour cinq ans, punie pour le braquage d'une bijouterie réalisé en compagnie de son amant - qui, lui, s'est enfui pour ne plus jamais revenir. Quelque temps après la libération d'Helena, la prison a été détruite, remplacée par un square anodin, mais la disparition de sa geôle n'a pas effacé la peine d'Helena : le souvenir de l'enfermement, celui surtout de la trahison de son amant disparu.

Si le titre du livre est au pluriel, c'est qu'autour du chagrin d'Helena gravitent celui de Mila, celui d'Angèle, celui de Valbon - chagrins les uns aux autres reliés, mais que chacun, au fond, porte seul, tout au long de ce roman sensible et doucement désenchanté.

---

◆ *Les Faibles et les Forts*, éditions Stock, 2013

### Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



Ils sont un point minuscule sur une route bordée de champs de coton. Mais les voix d'une immense fatalité américaine. Ils sont partis pique-niquer à la rivière comme presque chaque jour tant il fait chaud l'été, en Louisiane. Ils sont partis après une descente de la police qui a fouillé au corps Marcus, le fils aîné, et retourné la maison. Ils sont partis noués, serrés les uns contre les autres dans la voiture. Arrivés au bord de la Red River, les plus grands se sont jetés joyeusement à l'eau. Ils n'en sont pas ressortis vivants.

Ce livre s'inspire d'un drame survenu en août 2010 à Shreveport, en Louisiane. Six adolescents sont morts noyés sous les yeux de leurs proches. Chacun voulait sauver l'autre. Aucun ne savait nager. Pourquoi les Noirs ne savent pas nager ? s'interrogeait-on à la radio le lendemain ...

## Extrait de presse :

. Article publié dans *L'Express*, 28 novembre 2013 par Yves Mabon

Louisiane, 2010, les flics font irruption dans une maison d'une famille noire ; ils mettent tout sens-dessus-dessous, fouillent à corps Marcus, le jeune homme de dix-sept ans, l'aîné de la famille qui compte aussi deux autres garçons et deux filles, la mère et la grand-mère. Comme depuis toujours, les noirs des États-Unis sont une cible privilégiée, les ados en particulier. Mary Lee, la grand-mère raconte aussi son enfance, dans les années 40/50, lorsque la ségrégation était encore très présente, quand suite à l'ouverture des piscines aux noirs, en 1949, la ville de Saint-Louis vécut une émeute. Les deux périodes se relieront tragiquement.

Un bouquin extra qui commence comme un dialogue par chapitre interposé. La grand-mère commence à parler à Marcus son petit-fils, puis suivent Dana, la mère, les frères et sœurs de Marcus et Marcus lui-même. Puis, on remonte 60 ans en arrière pour vivre les émeutes de Saint-Louis, Missouri, lorsque Mamy Lee était jeune fille, avant de revenir à aujourd'hui pour une tragédie qui sera expliquée par le passé. Ce qui fait la force de ce livre, c'est bien sûr le thème qu'il traite : le racisme, la haine de l'autre, sujet qui malheureusement sera toujours d'actualité je le crains. Et ce n'est pas l'époque actuelle qui est la plus tolérante, chaque jour l'actualité nous montre un faits divers ou des phrases des uns et des autres attisant la haine et les peurs.

(...) Les personnages sont formidables, on les voit même s'ils ne sont pas décrits physiquement, on les sent vivre et vouloir se battre pour montrer qu'ils existent, même quand comme Dana la mère, ils sont fatigués de toujours lutter. (...)

La force de ce texte tient aussi au style, à l'écriture de Judith Perrignon. Les narrateurs alternent, chacun racontant sa vision des faits, de la vie. Les phrases sont longues, très ponctuées, parfois des bribes de dialogue s'y insèrent. Une longue mélodie. Une supplique. Une prière d'une grand-mère à son petit-fils. Elle varie aussi les styles dans les différentes parties, entre dialogues, témoignages (celui du sauveteur est magnifique, lourd, insupportable et d'une beauté et d'une profondeur rares), récits. Évidemment, tout cela n'est pas très joyeux, peu de place est faite aux sourires ou aux rires, sûrement parce que la famille de Marcus a peu de raison de se réjouir de la vie qu'elle mène. Un très beau texte qui m'a scotché par sa force sur un thème pourtant souvent traité et qui me touche particulièrement.

◆ *Victor Hugo vient de mourir*, éditions L'Iconoclaste, 2015

### Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



«*La nouvelle court les rues, les pas de porte et les métiers, on entend l'autre dire qu'il est mort le poète. Vient alors cette étrange collision des mots et de la vie, qui produit du silence puis des gestes ralentis au travail. L'homme qui leur a tendu un miroir n'est plus là. Tout s'amplifie, tout s'accélère. On dirait qu'en mourant, qu'en glissant vers l'abîme, il creuse un grand trou et y aspire son temps, sa ville...*»

La mort de Victor Hugo puis les funérailles d'État qui s'annoncent déclenchent une véritable bataille. Paris est pris de fièvre.

D'un événement historique naît une fable moderne, un texte intime et épique où tout est vrai, tout est roman.

### Extrait de presse :

. Article publié dans *Le Monde*, 22 octobre 2015 par Xavier Houssin

Le texte est parfait de justesse. De fidélité. Il tisse de minuscules et troublantes correspondances, entre les idéaux, les sentiments, et une foule d'émotions. De ce temps jusqu'au nôtre.

---

. Article publié dans *Sud Ouest*, 20 septembre 2015 par Isabelle Bunisset

Judith Perrignon remonte le fleuve de l'Histoire comme celui de sa propre histoire. L'hommage à Victor Hugo se double, dans les dernières pages, d'un hommage à son père, féru de l'écrivain et de ses combats : « *La phrase est ce nerf fragile qui faisait battre la mâchoire trop serrée de mon père. Elle est la seule prière qu'il m'ait apprise.* »

Dans ce récit haletant, l'érudition n'entame pas l'émotion, la pluralité des regards renforce la singularité d'une vision, soit l'évidence de la postérité.

. Article publié dans *Centre France*, 4 septembre 2015

Judith Perrignon dit les derniers jours, l'agonie et après. Elle promène sa curiosité partout. S'intéresse aux enjeux de pouvoir. Quand certains caressent l'espoir d'une nouvelle révolution, d'autres redoutent l'émeute : les obsèques eurent lieu un lundi, pour que le peuple n'y assiste pas. Très habilement, elle maintient son texte entre le passé des faits et le présent des idées. Ce vide politique, cette absence de grandes voix qu'elle ne cesse d'interroger.

---

. Article publié dans *Le Courrier Picard*, 26 novembre 2015 par Estelle Thiebault

Dans une écriture ciselée pour ne rien gâcher, elle passe du huis clos de la chambre du mourant aux rues de Paris, de l'individu au collectif, de l'intime à l'idéologie. Et montre avec la mort de Victor Hugo comment les émotions collectives peuvent être manipulées par les politiques.

---

. Article publié dans *La Vie*, décembre 2015 par Yves Viollier

La journaliste écrivaine Judith Perrignon s'est transformée en grand reporter parmi la foule et les acteurs de cette semaine chargée d'émotion. Elle est partout, dans la chambre du mort, à l'Assemblée, dans la rue, sur le toit du Panthéon, où on déboulonne la croix. Son récit s'exalte, et nous exalte, au souffle puissant de l'Histoire. Et on mesure la force de la voix du poète, monstre sacré, mythe vivant.

---

. Article publié dans *Télérama*, 7 septembre 2015, par Fabienne Pascaud

« *Soyez heureux, pensez à moi, aimez-moi.* » Tels seraient les derniers mots - un rien égotistes - de l'auteur de *La Légende des siècles*, ce 22 mai 1885 où il s'éteint, à 83 ans, au 50 de l'avenue parisienne qui depuis longtemps porte déjà son nom.

C'était lui, la légende de ce xix<sup>e</sup> siècle finissant, lui, créateur compulsif au génie protéiforme, artiste engagé non seulement au service de la beauté mais de la liberté, de l'égalité, de la fraternité. De ces misérables, surtout, qu'il a si bien magnifiés.



Ce sont eux, justement, qui voudraient assister aux somptueuses obsèques nationales annoncées pour le 31 mai. Un lundi, pas un dimanche où les ouvriers pourraient suivre le cortège ... La République et sa police redoutent en effet émotion et soulèvement populaires ; même si Hugo s'est peu mobilisé pour la défunte Commune de 1871 ...

Partout des indics surveillent l'émoi grandissant de la ville et les réunions d'anarchistes soudain renaissantes. Et les journalistes observent sur place heures et jours durant... Comme Judith Perrignon, cent trente ans plus tard, qui nous décrit sous de multiples angles et à travers nombre de personnages de tous horizons - des hommes exclusivement - cet événement national polyphonique. Presque un opéra qu'elle met en scène avec un art tout hugolien. Longueurs et redondances comprises.

Mais quelle passionnante chorégraphie politico-sociale, de l'agonie du vieux mage à son intronisation au Panthéon ! Douze ans plus tard, sur deux tréteaux encore couverts de gerbes en décomposition, on retrouva pourtant bien abandonné le cercueil de plomb qui avait suscité tant de craintes et récupérations politiciennes. Déjà ! Avec une érudition époustouflante, Judith Perrignon profite de la mort théâtralisée du poète pour faire clin d'oeil à toutes les instrumentalisation possibles des grandes émotions collectives, ces cérémonies médiatiques que Victor le visionnaire annonçait à sa façon. C'est vrai qu'il est toujours là. Victor Hugo vient juste de mourir...

Contacts :

Centre Régional du Livre de Franche-Comté  
5 avenue Élisée Cusenier

Tél : 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

[g.faivre@crl-franche-comte.fr](mailto:g.faivre@crl-franche-comte.fr)

Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>

CENTRe  
FRANCHE  
COMTÉ Régional  
DU LIVRE